

**A**vec ses quatorze contributions à une histoire du livre d'enfance et de jeunesse en France fondées sur des approches disciplinaires et méthodologiques diverses, ce volume renouvelle les problématiques dans notre historiographie et montre que l'histoire littéraire, celle de l'enfant, celle du livre (édition, illustration, etc.) et de la lecture, ont beaucoup à gagner en s'ouvrant sur le livre d'enfance. L'ouvrage offre des études portant sur le XVIII<sup>e</sup> siècle (I. & C. Havelange ; C. Velay-Vallantin ; D. Julia), le XIX<sup>e</sup> siècle (F. Marcoin ; S. Le Men ; J. Perrot ; P. Amandry ; C. Amalvi ; M. Mouranche) et le XX<sup>e</sup> siècle (A. Renonciat ; I. Nières), certaines enjambant la coupure révolutionnaire (J. Glénisson ; M. Manson). Il faut mettre à part le texte de Marc Soriano (« Le degré zéro du message ? » pp. 9-11), l'un des derniers qu'il ait écrits. Signalant l'intérêt de la pluridisciplinarité des articles du recueil, il souligne le refus actuel de tout moralisme - en réaction aux excès du passé - qui conduit la littérature de jeunesse à n'exprimer qu'un seul message : « la confiance faite à l'enfant et le respect de son imaginaire ». L'apport de ce recueil s'organise selon cinq thèmes : l'édition, les livres, les auteurs, les messages et la réception.

L'édition fait l'objet de trois démarches différentes : l'étude, sur la longue durée (1700-1900) de la production de livres pour la jeunesse d'une ville, Rouen (Michel Manson) ; la monographie d'une maison d'édition parisienne, Lefèvre et Guérin, Paris, 1860-1920 (Pierre Amandry) ; une synthèse sur l'édition pour la jeunesse de 1860 à 1914 (Marielle Mouranche). La recherche sur Rouen a permis non seulement de souligner les continuités entre l'Ancien Régime et la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en repérant les vraies ruptures, mais aussi d'étudier en détail une maison d'édition qui couvre tout le XIX<sup>e</sup> siècle, la maison Mégard, qui publie près de onze millions de volumes de 1850 à 1900, dans la Bibliothèque morale de la jeunesse<sup>1</sup>. L'importance du marché des livres de prix, bien énoncée par Jean Glénisson, trouve ainsi une vérification scientifique. On peut aussi saisir sur le vif la politique éditoriale d'une maison catholique provinciale : l'importance des rééditions, la difficulté à trouver des auteurs contemporains qui produisent dans les nouveaux axes du livre de jeunesse, ouverts par les éditeurs de la capitale qui bénéficient d'auteurs de très grande qualité. Ainsi quand Th. Lefèvre succède à J. Langlumé en 1860, il doit très vite se positionner par rapport aux grands éditeurs parisiens pour la jeunesse, Hetzel en particulier. Il publie relativement peu de titres, souvent des



## NOTES DE LECTURE

*« Le Livre d'enfance et de jeunesse en France », sous la direction de Jean Glénisson et Ségo-lène Le Men, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1994, 333 p., (tirage à part des numéros 82-83 et 84-85 de La Revue française d'histoire du livre). 180 F.*

1. Voir Michel Manson : *Rouen, le livre et l'enfant de 1700 à 1900. La production rouennaise de manuels et de livres pour la jeunesse*, Rouen, Musée national de l'Éducation (INRP), 1993, 268 p.

# NOTES DE LECTURE

classiques, et les réédite fréquemment en changeant de cartonnage et de série (in 12, in 8°, in 4°, etc.).

L'article de Pierre Amandry, très illustré, permet de saisir très précisément le travail de l'éditeur sur la qualité du produit, en montrant la beauté des cartonnages (souvent avec des plaques de A. Souzé), le nombre important de belles gravures sur bois (par Adrien Marie, Fath, Désandré, Yan Dargent, Trichon, etc.), la qualité typographique (Raçon, Crété, etc.). L'éditeur crée une série d'albums pour les petits (4 à 8 ans), dont il rédige lui-même de nombreux titres sous le pseudonyme de Mme Doudet. Malgré la crise de l'édition dans les années 1890, Lefèvre meurt en 1904 en laissant une fortune de près de trois millions de francs, ce qui est très considérable.

De telles monographies d'éditeurs, puisées aux sources des archives et réalisées grâce à la collection minutieuse des ouvrages, sont une nécessité pour que progresse notre connaissance du livre d'enfance. Il faut aussi changer d'échelle, prendre du recul et tenter de comprendre les lignes de force et les tendances de l'évolution de tout le secteur. C'est ce que nous propose Marielle Mouranche, utilisant les outils bibliographiques (*La Bibliographie de la France* et le *Catalogue général de la Librairie française*) pour chercher à peser la part des livres pour la jeunesse dans la production globale de la librairie française : d'environ 3 % des années 1830 à 1870, elle passerait à 10 % en 1882, 7,4 % en 1890 pour tomber à 2 % en 1908. Elle fait aussi état des destins des différentes maisons d'édition pour retracer les montées et les déclinis. Mais il est clair que ce travail repose sur la quantité et la qualité des monographies d'éditeurs utilisées, et sur la bibliographie réunie. Or, les outils mentionnés ne reflètent que très imparfaitement la production réelle : une bonne partie de la production provinciale manque, et de très nombreux titres et rééditions parisiens sont aussi absents, comme l'ont montré des recherches menées sur la série F.18 aux Archives nationales.

Les livres sont étudiés sous l'angle du texte (la fiction, par Francis Marcoin), de l'illustration (l'invention de l'album pour enfants, par Ségolène Le Men), ou en tant que produits intermédiaires entre culture adulte et plaisir enfantin (les éditions bibliophiliques, par Annie Renonciat). Des robinsonnades aux berquinades, des histoires pieuses aux romans de la science, Francis Marcoin traque les figures changeantes de la fiction pour enfants, résultat d'un glissement et d'un « brassage » qui s'opère souvent à partir des grands modèles (Cervantès, De Foe, Hugo, etc.). Pour Ségolène Le Men, c'est le Romantisme, entre 1820 et 1850, qui fige, en une formule

définitivement intégrée à la littérature de jeunesse, toutes les formes variées que l'album désignait auparavant. Une réflexion approfondie permet à l'auteur de souligner tous les rapports subtils unissant l'enfant à l'image et au texte : éducation visuelle et artistique, plaisir ludique et désir didactique des éditeurs s'entremêlent inextricablement dans le champ clos de l'album. À partir d'un important corpus d'ouvrages jusque-là guère étudiés, Annie Renonciat trace avec une grande rigueur le portrait mal connu du livre pour enfants édité au XX<sup>e</sup> siècle avant la Seconde Guerre mondiale, avec des critères bibliophiliques<sup>2</sup>. Les concepts sont clairement énoncés, les frontières bien définies entre les types de livres (d'étrennes, de luxe, bibliophiliques), et les critères techniques parfaitement maîtrisés. Cela lui permet de faire émerger la personnalité et le rôle des éditeurs concernés (Duchartre, Tolmer, N.R.F., Hartmann, etc.), de mettre l'accent sur les qualités et l'originalité d'illustrateurs (Edy-Legrand, Pierre Bonnard) et d'auteurs (Charles Vildrac).



## NOTES DE LECTURE

Les auteurs, abordés dans de nombreuses contributions, donnent lieu cependant à deux études spécifiques. Les élèves de l'École centrale de l'Eure ont réalisé durant leurs vacances de l'an VIII (août 1800), un voyage pédagogique avec leur professeur, François Rever. D. Julia étudie avec érudition le contexte, les conditions et la réalisation de ce voyage, qui donna lieu à un ouvrage, dû à Rever et à ses élèves (Evreux, Ancelle, an X, 1801). Sur le modèle d'autres récits de voyages pédagogiques, ce livre s'inscrit parmi les livres pour la jeunesse, et D. Julia nous fait assister à son élaboration. George Sand, auteur consacré de la « grande littérature », occupe cependant une place dans la littérature de jeunesse que Jean Perrot cherche, avec son originalité habituelle, à caractériser par rapport à la biographie de l'écrivain et à certains thèmes récurrents, comme celui des Lumières. Le jeu de va-et-vient entre ce thème, illustré par les soirées au clair de lune, et l'ouvrage de Fontenelle, *Entretiens sur la Pluralité des mondes* (1686) sert de fil conducteur, entremêlé aux rapports de l'écriture à la peinture (Poussin en particulier), toile sur laquelle George Sand tisse sa sensibilité à l'enfance dont les éclats baroques n'ont pas échappé à Jean Perrot.

Les messages des livres d'enfance sont d'une grande diversité, et, parmi toutes les pistes possibles, deux sont ici explorées : les formes du regard dans la littérature à l'usage des demoiselles au XVIII<sup>e</sup>

2. Il s'agit d'un complément important aux recherches antérieures de cet auteur, ayant abouti à son catalogue de l'exposition *Livre mon ami. Lectures enfantines 1914-1954* (Agence culturelle de Paris, 1991).

# NOTES DE LECTURE

siècle (Isabelle et Carl Havelange), et les héros et personnages exemplaires offerts à la jeunesse dans les livres de lecture et de prix de 1814 à 1914 (Christian Amalvi). Dans le premier cas, les auteurs font percevoir tout l'intérêt de l'étude d'un thème mineur dans un corpus de dimension suffisante. Sur le regard, les textes cristallisent des normes, imposent et justifient des comportements. Chez J.-B. de La Salle, il est clair que les garçons seuls ont droit au regard, les filles devant garder les yeux baissés. Pour Madame Leprince de Beaumont, c'est le jeu croisé des regards qui est évoqué, l'enfant étant le livre ouvert dans lequel doit lire la bonne gouvernante, modèle de l'éducateur. Sous le regard de Dieu, de l'ange gardien et des éducateurs, la petite fille est enfermée dans une clôture constante, plus impénétrable que celle des couvents. Nous pourrions citer d'autres aspects de cet article très riche, mais confus, répétitif, qui met mal en relief et en valeur les articulations de son propre discours.

Pour Christian Amalvi, il s'agit de traiter tout un ensemble d'ouvrages qui ne sont pas uniquement de la « littérature enfantine », pour y déceler deux grands ensembles idéologiques, un versant laïque et un versant catholique. Un peu plus de trois cents ouvrages laissent ainsi percer leur origine, puisqu'ils ne proposent pas le même panthéon d'hommes et de femmes célèbres offerts à l'admiration de la jeunesse. Les personnages ne sont pas les mêmes, à l'exception d'un groupe bien défini où le consensus peut s'exercer, et les époques choisies sont différentes. Les catholiques privilégient le Moyen Âge et l'Ancien Régime, et la part du lion du panthéon laïque revient à la Révolution française. Il était bon qu'une étude, qui reste cependant sur un plan souvent général, fasse comprendre qu'il n'y a pas de livres pour l'enfance où ne se retrouvent pas les enjeux idéologiques, politiques, de la société où ils voient le jour. Car il est vrai que le livre pour enfant évolue et que le public visé n'est pas perçu à chaque époque de la même façon.

La réception des textes et de leurs messages est un problème complexe et difficile à retrouver dans les sources dont l'historien dépend. Cependant, et c'est fondamental pour le livre d'enfance et de jeunesse, celui-ci n'existe que si le public enfantin est explicitement, volontairement visé. L'un des problèmes les plus difficiles à résoudre pour l'historien est justement l'histoire de cette intention, sa genèse et ses transformations. Catherine Velay-Vallantin aborde ce sujet à partir d'un dossier aux profondes racines historiographiques et épistémologiques, celui des contes de Perrault. Elle développe une hypothèse intéressante et stimulante, neuve aussi, selon laquelle Perrault visait explicitement un public enfantin, avec des

intentions pédagogiques correspondant à sa propre stratégie éducative avec ses enfants. Il s'agit d'un modèle d'éducation familiale que sa disgrâce politique l'a contraint à mettre sur pied : utiliser le vieux système de l'apprentissage des enfants dans une famille d'accueil, plutôt que la reproduction du modèle scolaire. Le frontispice du manuscrit de 1695 est là pour attester que la transmission se fait entre les générations, à l'intérieur du milieu familial. Et les éditions de colportage auraient, bien après la mort de Perrault, été sensibles à ce souci pédagogique : le colporteur n'est-il pas celui qui invite à la lecture familiale et favorise ainsi une meilleure entrée à l'école ? Certaines conclusions tirées de rapprochements rapides paraîtront à beaucoup un peu aventureuses, mais il y a là matière à reprendre le dossier selon des perspectives renouvelées.

Isabelle Nières prend le pôle opposé de cette histoire de la réception des livres pour enfants, d'une part en se situant aujourd'hui, d'autre part en considérant les anciens livres d'enfants comme un patrimoine susceptible d'intéresser maintenant plus les adultes que les enfants. Dans la mesure où ces produits culturels de l'enfance renvoient aux lecteurs enfantins l'image d'eux-mêmes tels que la société du moment se les représente, ces livres se démodent au point de disparaître complètement des circuits de la librairie contemporaine. De cet immense naufrage, seules quelques épaves surnagent (Comtesse de Ségur, Jules Verne, Hector Malot, etc.). Certains moments de notre histoire semblent être des caps que ces livres ne purent franchir, même s'ils avaient joui jusque-là d'une vie déjà centenaire. Il est judicieux de se poser, avec l'auteur, la question des rééditions des pièces majeures de cette culture de l'enfance du passé. Faut-il réinterpréter pour les enfants d'aujourd'hui, rééditer avec un respect scrupuleux des illustrations, et pour quel public ? Il n'est pas inutile de constater que les ouvrages sur lesquels les historiens attirent l'attention retrouvent une légitimité et glissent ainsi du statut de « vieilleries » et de « fadaises » à celui de « classiques de la littérature de jeunesse ».

Ce seul constat justifie que les historiens se penchent sur ces livres « illisibles » pour nous restituer les conditions qui permettaient d'en faire, à l'époque, des succès.

*Michel Manson*  
*Musée national de l'Éducation*



## NOTES DE LECTURE